

Mes plus belles années

Jean-Jacques Loisel (1963)

Quelques mots sur ce que je fus avant 1963. Fils unique d'un brigadier de la police parisienne et d'une mère faisant de la confection au foyer, je n'étais pas spécialement promis à un avenir universitaire. Je reçus l'enseignement élémentaire à l'école publique de la rue Littré (Paris, VI^e arr.), sous le portrait de son plus illustre élève, Georges Duhamel ; un de mes camarades et concurrents pour les croix et les prix, du CP au CM 2, fut un certain... Yvon Thébert. Je fus orienté vers des études secondaires que mes parents purent accompagner financièrement car je n'avais pas de fratrie. Le collège Lavoisier, seul établissement secondaire municipal de Paris, m'accueillit jusqu'en fin de première, tandis qu'Yvon s'en allait au lycée Buffon. Lavoisier n'ayant pas de terminale littéraire, je fus expatrié vers le lycée Louis-le-Grand, où je passai mon bac « Philo » et fus admis en hypokhâgne sur place. C'est alors que je retrouvai Yvon Thébert. Mon rang d'admission en khâgne à Louis-le-Grand me paraissant un peu juste, je déménageai à Henri IV pour une préparation à l'ENS de Saint-Cloud ; l'année suivante, Yvon et moi fûmes de nouveau réunis pour le meilleur : l'intégration, dans la promotion « Lettres » de 1963.

L'entrée à Saint-Cloud a représenté une immense bouffée d'air : loin d'être une sorte d'enfermement dans une école, ce fut un signal d'ouverture physique et intellectuelle sur le monde. Rêvant de grands voyages depuis l'enfance, jusqu'à l'âge de vingt ans je n'avais jamais été au-delà de l'Hexagone, par manque de moyens financiers. Depuis peu, grâce à la réussite au concours des IPES, un salaire m'avait permis de m'équiper (appareil photo, bonne caméra amateur) et de m'aventurer jusqu'à... la Costa Brava. La perspective allait donc considérablement s'élargir, d'autant plus qu'elle coïncidait avec la majorité – vingt et un ans à l'époque – l'obtention du permis de conduire, l'acquisition de ma première « deudeuche ». Et les escapades allaient se multiplier...

Mon cothurne, à Pozzo, fut évidemment Yvon Thébert et nous fîmes chambre commune pendant quatre ans, jusqu'à son mariage avec Claudine, où j'eus l'honneur d'être son témoin, comme il le fut du mien quelques années plus tard. Pour ma cinquième année, je fis équipe avec Michel Hau, dans un esprit d'amicale camaraderie. Yvon et moi avions des assises parisiennes, lui disposant d'une chambre indépendante sur le même palier que l'appartement de ses parents, boulevard du Montparnasse, et moi d'un deux pièces, dans un vieux bâtiment du siècle de Louis XIV – pour la date, pas pour le style... – rue de Vaugirard : cinq minutes à pied, porte à porte, autant dire que nous restions quasiment cothurnes dans la capitale ! De plus, au cœur d'un quartier de toutes les tentations pour des étudiants.

En raison de ces conditions d'existence, j'ai l'impression d'avoir passé plus de temps à Pozzo dans les premières années que dans les dernières. Outre les conciliabules entre

cloutiers, d'une chambre à l'autre, animés mais toujours ouverts, les repas étaient aussi des moments de convivialité et d'échange : s'il n'y avait pas un cours derrière, ils pouvaient s'éterniser jusqu'à ce qu'on nous mette gentiment à la porte ; mon estomac ne se serre pas d'aigreur, ni mon cœur de regrets à l'évocation des menus, qui devaient être acceptables. Les souvenirs ne se bousculent pas à propos de l'animation dans le quartier. Il y avait un café à mi pente, où nous allions faire des parties de « flipper » enrégées au sens plein du terme, puisque nous martyrisions si bien le pauvre meuble qu'il nous rendait régulièrement gorge de parties gratuites, tout cela pour la mise initiale d'une pièce de vingt centimes. Par temps plus calme, nous nous offrions quelques parties de billard.

Des cours, dans un bâtiment à droite de l'entrée du parc de Saint-Cloud, le pavillon de Valois, mes souvenirs sont assez lacunaires. Il me revient surtout une ambiance générale : nous étions le plus souvent en petit comité, avec quelques élèves de deux promotions dans les années de licence et de rares auditeurs libres. Le climat était à la fois studieux et détendu. Quant aux enseignants venus de l'extérieur, quelques figures émergent, dont Claude Mossé en histoire romaine, Charles Bourel de La Roncière et Philippe Contamine en médiévale, Serge Berstein en histoire contemporaine (peut-être même fut-il notre « caïman » pour cette partie des programmes d'histoire), Pierre Lévêque. Ce dernier intervenait en histoire ancienne et distillait des cours à la fois denses et teintés d'humour, parfois ponctués de formules éloquentes : dans une séance sur la statuaire grecque, comment ne pas rêver à l'évocation des « déesses non moins fessues que mamelues » qu'il nous proposait ? Sans doute devrais-je avoir honte de ne pouvoir citer une autre phrase de ses cours... Mais son livre, *L'Aventure grecque*, paru en 1964, contribua à conforter mon intérêt pour l'Antiquité.

En première année, j'eus le privilège de suivre les cours d'Albert Soboul ; auréolé de sa thèse, *Les sans-culottes parisiens de l'an II*, il était d'une présence physique réelle, souvent en bras de chemise à la belle saison. Je buvais d'autant plus goulûment ses paroles que, après avoir lu la thèse de Georges Lefebvre, *Les Paysans du Nord pendant la Révolution*, j'avais l'intention de préparer un DES (Diplôme d'études supérieures) sur les paysans de mon Vendômois à la même époque. La proximité avec les enseignants était une agréable découverte car une relative distanciation était restée de mise en prépa : nous étions entrés dans une autre phase de la relation « enseignant-enseigné ».

Cette nouvelle relation était tout particulièrement sensible avec deux de nos « caïmans » : Daniel Roche et Jean-Louis Biget, avec qui le tutoiement était d'usage. Ils sont, pour moi, associés aux cours d'agrég : des séances marathon où ils décortiquaient, pour nous, les thèses relatives aux questions du programme, en histoire moderne pour Daniel Roche, en médiévale pour Jean-Louis Biget. La clarté de leurs exposés était remarquable, leur disponibilité totale pour reprendre ou préciser tel point resté obscur. J'étais pleinement conscient de leur immense travail de prédigestion des connaissances qu'ils nous transmettaient, au prix du retard dans leurs propres recherches personnelles. Je sais qu'Yvon Thébert a pris le même chemin quelques années plus tard. C'est à ce labour, à cette mission des « caïmans » que je veux rendre l'hommage le plus admiratif.

Pour ce qui concerne Jean-Louis Biget, mon fréquent éloignement de Pozzo ne m'a pas permis d'avoir des relations aussi intimes avec lui que certains camarades provinciaux beaucoup plus présents sur place. Et il est probable que son emprise – au meilleur sens du terme – sur les cloutiers se soit amplifiée avec les promotions suivantes. Il me semble que c'est lui qui mit sur pied un riche voyage d'étude en Bourgogne, au cours duquel je découvris les trésors d'art roman de cette province, ses peintures romanes en particulier. J'approfondis par la suite mes connaissances en fréquentant la collection « Zodiaque » et longtemps après, dans le cadre d'une association bénévole d'édition, je réunis de jeunes historiens de l'art pour réaliser un ouvrage sur *Les Peintures murales romanes de la vallée du Loir*, dont le préfacier fut Dom Angelico Surchamp, créateur de la collection « Zodiaque » : quelque part, Jean-Louis avait semé la petite graine...

Un mot à propos de nos deux « caïmans » de géographie, Claude Klein et François Morand. Je suivais leurs cours avec assiduité et application. Leurs interventions étaient passionnées, surtout celles du second dont les commentaires de cartes se révélaient souvent éclairants. Suivant leurs injonctions, je confesse avoir passé beaucoup de temps à dépouiller le « Derruau » en tous sens, avec de fréquents problèmes de digestion.

Dès notre entrée à Saint-Cloud, Yvon Thébert et moi ne nous faisons pas prier pour prendre la poudre d'escampette, vers différents horizons, d'abord proches (Espagne, Italie, Tchécoslovaquie), puis plus ambitieux (Tunisie, Égypte). C'était toujours la 2 CV qui était mise à contribution, sauf le bateau pour les trajets Marseille-Tunis et Marseille-Alexandrie. Les aléas de ces voyages ou, parfois, une amnésie du calendrier nous conduisirent à plusieurs reprises dans le bureau du secrétaire général Labroue et il nous arriva d'en sortir avec une retenue de salaire : pas trublions, certes, mais pas toujours dans les clous...

Je ne résiste pas au plaisir de revenir au voyage en Égypte qui fut d'une densité remarquable, tant par la découverte d'une civilisation qui nous fascinait que par la richesse des rencontres liées à notre mode de locomotion. Nous réalisâmes un petit exploit, avec un peu d'audace et beaucoup d'inconscience : chaussures de tennis aux pieds, nous fîmes l'escalade de la pyramide de Khéops, la plus haute des trois grandes : sur la petite plateforme sommitale, la vue est pharaonique sur l'ensemble de la nécropole de Gizeh et, à l'arrière-plan, la vallée du Nil, la capitale et le désert. La montée n'avait pas été trop périlleuse ; la descente fut un interminable calvaire. De passage au Caire en 1967, l'ascension était désormais interdite à la suite d'accidents mortels et l'était toujours en 1985, lors d'un autre voyage en Égypte. Ce jour-là, Saint-Cloud aurait pu perdre un de ses futurs « caïmans »...

Le voyage en Tunisie ne fut pas sans conséquences sur nos vies. Quand j'étais entré à l'École, un de mes objectifs était de consacrer mon année de DES aux paysans du Vendômois sous la Révolution. J'avais, d'ailleurs, envoyé un courrier exploratoire au directeur des Archives départementales de Loir-et-Cher, Jean Martin-Demézil, et reçu une réponse encourageante. Mais l'histoire et l'archéologie romaines m'intéressaient aussi et j'avais entrepris une formation en épigraphie latine. Yvon, quant à lui, avait clairement fait son choix de l'Antiquité romaine. L'heure de vérité sonna, sous la forme d'un voyage de deux semaines

à travers la Tunisie pendant les vacances de Noël 1963-1964. Ce fut, pour moi une découverte exaltante, Tunis, Sidi Bou-Saïd, Carthage, les grands sites romains (Dougga, Thuburbo majus, El Djem), Kairouan, les oasis du sud (Neftah, Tozeur), les villes côtières (Sousse, Sfax, Gabès), tout ne fut qu'éblouissement. Un site émergea tout particulièrement : Bulla Regia, une cité nichée au pied du Djebel R'bia, à l'entrée des monts de Kroumirie, ensemble unique dans le monde méditerranéen par ses demeures à étages souterrains étonnamment conservés.

Séquence émotion : un jour, en fin de soirée, la 2 CV eut la mauvaise idée de se planter au milieu d'un gué ; l'endroit était enfermé dans un paysage montagneux, désert... Pas tant que cela puisque, venus d'un peu partout, apparurent des paysans qui rentraient du travail. On nous demanda ce qui nous arrivait, quelle était notre nationalité... Un temps d'observation... Puis on nous proposa de l'aide : la prochaine bourgade à atteindre était Sakiet Sidi-Youssef, bombardée cinq ans plus tôt par l'aviation française, en représailles aux attaques venant d'un camp de l'ALN algérienne installé à cet endroit : plus de soixante-dix morts, près de cent cinquante blessés, dont des enfants, voilà qui pouvait laisser des traces dans les esprits... Nous fûmes désempourbés, escortés jusqu'à la petite ville où on s'empressa de nous trouver un hébergement : la belle hospitalité tunisienne...

La découverte de la Tunisie chassa pour des années les paysans vendômois du champ de mes recherches. Unis dans notre démarche, Yvon et moi rencontrâmes le professeur Gilbert Charles-Picard qui nous prit sous son aile en nous proposant deux sujets concernant la cité de Bulla Regia :

- À Yvon reviendrait l'étude des maisons à étages souterrains.
- Pour ma part, je ferais l'inventaire et l'analyse des inscriptions gravées sur les monuments et les sépultures.

Cela nous valut un séjour prolongé sur place, partagé entre Tunis et Hammam Darradji, lieu-dit où se trouve Bulla Regia, dans la moyenne vallée de la Medjerda. La présence dans la capitale s'imposait car nous devions travailler au musée du Bardo, examiner certains objets, notamment des mosaïques, provenant de notre cité ; j'avais, en outre, la tâche subsidiaire d'inventorier les objets égyptiens de ce musée. Lorsque nous séjournions à Bulla Regia, la situation était singulière : nous étions logés dans la maison du gardien du site, mais dès la fin de son service, celui-ci gagnait son domicile, dans la ville de Souk el Arba (devenue Jendouba peu après), distante de quelques kilomètres. Le soir, nous étions les seuls êtres humains vivants dans la cité antique. À cette époque, Bulla Regia ne recevait pratiquement pas de visiteurs et la totalité des journées était consacrée à des relevés, à des notes et à des prises de photos, travail effectué en commun, chacun apportant ses impressions, ses idées aux recherches de l'autre. Un repas frugal – où les conserves avaient une bonne part – coupait la journée ; le grand luxe était de le prendre dans l'une ou l'autre des salles souterraines des maisons de la chasse ou de la pêche (leur nom vient du thème des superbes mosaïques qu'elles conservent en place). À la fin du premier séjour, la famille du gardien nous prépara un magnifique et plantureux couscous, suivi d'une dégustation de « boukha », envoûtante eau-de-vie de figues : une raison de plus de regretter un lieu magique.

Il me fut donné de faire un second séjour pour compléter une documentation un peu dispersée. Mon retour précipité vers la France fit que je pris le bateau en coup de vent et m'aperçus trop tard que j'avais oublié le porte-documents où était toute ma base de recherches. Un père blanc de Tunis me le rapporta quelques semaines plus tard et je pus présenter mon mémoire..., en septembre 1966. Une mention « Très bien » pour nos deux travaux vint clore cet épisode quelque peu mouvementé.

Inséparables dans nos voyages, Yvon et moi l'étions aussi dans nos engagements politiques. Cette communauté d'esprit s'était manifestée en prépa, dans les derniers temps de la guerre d'Algérie. Nous étions descendus dans la rue pour crier « Des amphes, pas de canons ! ». Il y avait eu la grande tension d'avril 1961 et la menace d'un débarquement de parachutistes d'Alger dans la capitale : nous nous étions inscrits dans les groupes d'autodéfense du lycée Louis-le-Grand. Mon père terminait sa carrière de policier et ce fut la seule période où nous allâmes du même côté, un jour de manifestation...

À Saint-Cloud, nous continuâmes sur la lancée. Notre militantisme s'exerça surtout au sein de l'UNEF. Nous étions des piliers du Groupe des étudiants en histoire (GEH). Les réunions avaient lieu dans une salle enfumée au dernier étage de la Sorbonne. Pour nous, la base idéologique de départ était le Parti communiste français et son organe, *L'Humanité*, bien que nous n'ayons jamais pris notre carte. Il y eut la découverte, en 1963, de la Tchécoslovaquie, de ses kolkhozes, de ses usines aux entrées ornées des portraits des ouvriers les plus méritants. La bière de Pilsen aidant, l'impression positive l'emporta. Un autre séjour, en « individuel » cette fois, l'année suivante, fut motivé par des raisons sentimentales : quelques pressions furent ressenties, qui laissaient clairement percevoir l'empreinte policière du régime. L'échappatoire fut de se tourner vers le courant trotskiste dont les critiques promettaient l'avenir marxiste-léniniste radieux que l'Union soviétique et ses états satellites n'avaient su instaurer.

Nous avons d'abord participé à des séances en petit comité (environ une demi-douzaine de personnes) d'un groupe d'étudiants trotskistes, le Comité de liaison des étudiants révolutionnaires (CLER) : celles-ci se tenaient soit chez un des participants, soit dans un café disposant d'un coin tranquille ; et, crainte d'être « fliqués », nous changions régulièrement de bistrot. Cette ambiance d'espionnite nous pesa rapidement et nous continuâmes à militer au sein de l'UNEF sans aucune autre appartenance particulière. De plus, nos fréquentes absences, notamment pendant l'année de DES, ne nous incitaient pas à prendre du galon, pas plus que nos partenaires à nous en donner : nous étions, en quelque sorte, des électrons libres de la cause révolutionnaire... Nous suivions plutôt la ligne d'Alain Krivine et de la Jeunesse communiste révolutionnaire (JCR, mouvement précurseur de la LCR), mais sans être adhérents.

Nous n'étions pas des cas particuliers à l'École. D'abord, celle-ci avait, de longue date, une orientation politique nettement marquée à gauche, aussi bien chez les enseignants que chez les élèves, y compris nombre de catholiques, les « talas ». Avec ces derniers, bien que n'étant pas croyant, j'entretins toujours d'excellents rapports et cette différence de

convictions ne constituait en aucune manière une ligne de fracture relationnelle : l'École secrétait un humanisme ambiant qui, a posteriori, est une remarquable marque de fabrique ; elle a, assurément, imprimé la suite de nos existences individuelles.

Les éléments les plus avancés et les plus actifs dans l'établissement étaient les maoïstes de l'Union de la jeunesse communiste marxiste-léniniste (UJCML). Ce renom de l'École n'avait pas échappé à l'extrême-droite et le groupe « Occident » avait clamé dans un de ses tracts : Nous irons écraser la vermine rouge de Saint-Cloud ! Cette menace avait été entendue et consigne nous avait été donnée de nous procurer des moyens de défense : je me souviens d'un déplacement au BHV pour acheter un manche de pioche, soigneusement rangé ensuite dans mon placard. Une tentative d'assaut eut bien lieu, de la part d'un groupe venu par le métro : leur approche avait été signalée et ils ne purent pénétrer dans l'établissement ; une course-poursuite s'engagea dans le quartier et les assaillants s'évanouirent dans la nature. J'étais ce jour-là à Paris, comme Yvon, et ne fus pas témoin direct de cette attaque.

Vint l'année universitaire 1967-1968. J'avais raté d'un cheveu l'admission à l'agrég, après des révisions totalement entravées par quatre bronchites successives. Yvon était aussi en échec et c'était donc notre cinquième année à Saint-Cloud, celle de la dernière chance. Les cours s'enchaînèrent, complétés par les échanges de photocopies, de notes de lecture au sein d'un petit groupe de travail qui ne comprenait pas que des cloutiers. Plus le temps passait, plus montait en moi un doute qui allait finir par me submerger : je voyais se confirmer l'inadéquation entre la formation à ma future profession d'enseignant et ce concours de l'agrégation dont l'objectif était avant tout sélectif. Edgar Faure, futur ministre de l'Éducation nationale en juillet 1968 et peu suspect de gauchisme, émettait une critique du même ordre. Ce questionnement accompagna la période des révisions, sans contrarier celles-ci, du moins au début, mais le ver était dans le fruit...

Le 22 mars, Nanterre entra en ébullition et, de semaine en semaine, la fièvre gagna le monde universitaire, notamment la capitale où les manifestations se succédèrent ; Yvon et moi participâmes à plusieurs. Un camarade, plus jeune de deux ou trois promotions, adhérent de la Fédération des étudiants révolutionnaires (FER), me rendait régulièrement visite dans ma chambre de Saint-Cloud et me tenait au courant de l'évolution de la situation dans les facs parisiennes. Il me martelait qu'une grande explosion sociale était imminente. Quinze jours ou trois semaines avant l'écrit, je décidai d'arrêter mes révisions. Les manifestations continuaient, le climat s'alourdissait.

Le premier jour de l'écrit du concours, c'était le lundi 6 mai, je me rendis à la Sorbonne où se passaient les épreuves. La place était complètement bouclée par un solide cordon de CRS, il fallait montrer sa carte d'identité et sa convocation pour accéder au lieu d'examen. Moralement, je supportai mal cette situation où des forces de l'ordre me « protégeaient » de manifestants dont je partageais les revendications. Et je n'étais pas le seul à vivre ce malaise. Au bout d'une heure, je décidai de sortir, après avoir remis un plan développé du sujet, dont j'ai oublié l'intitulé, mais il m'aurait bien convenu en d'autres circonstances. D'autres candidats se retrouvèrent sur les marches de la Sorbonne, dont Roger

Chartier, historien de la promotion 1964. Un texte fut élaboré et lu publiquement par Roger. Ce dernier n'avait pas dit son dernier mot, puisqu'en cinquième année, il fut reçu major et poursuivit la voie d'excellence qui l'a conduit, aujourd'hui, au Collège de France.

L'École, pendant ce printemps, était devenue une véritable ruche. Les ronéos à alcool tournaient à plein régime et déversaient à jets continus des tracts pour appeler telle usine des alentours à débrayer ou annoncer une manifestation, une réunion. Durant le mois de mai, le Quartier latin entra en effervescence permanente, ponctuée de violentes explosions, 11 mai, 24 mai, des voitures incendiées, des barricades de plus en plus hautes, des affrontements de plus en plus durs. Yvon me rejoignit après avoir terminé les épreuves d'écrit. Nous manifestations dans les rangs de la FER, toujours sans être adhérents.

La journée du 24 mai fut une sorte de point d'orgue. Sur le trajet du cortège, des habitants nous applaudissaient, nous lançaient des journaux pour protéger notre poitrine, des carrés de tissu en prévision des gaz lacrymogènes ; dans des rues parallèles, à quelques pâtés de maisons, des files de camions de CRS suivaient le même chemin que nous. De curieux sentiments s'entrecroisaient : celui de vivre un de ces grands moments de fièvre qui agitaient la capitale depuis des siècles ; une vague peur aussi, en apercevant, au loin, la Bourse qui flambait : comment la journée allait-elle finir ? De retour au Quartier latin, les chaînes d'alimentation en pavés se mirent en place et les barricades s'élevèrent. La première, en haut du boulevard Saint-Michel, était gardée par les « Katangais », un service d'ordre étudiant « musclé » et aguerri au combat de rue. Les charges se succédèrent et une dernière, vers minuit, nous fit refluer en désordre, à moitié asphyxiés par les gaz (on a parlé alors de grenades au chlore), dans la Sorbonne dont nous ne pûmes nous échapper que le lendemain matin. Si mes souvenirs sont exacts, l'ensemble de la promotion 1963 d'historiens, toutes sensibilités confondues, participa à cette manifestation.

Le 6 mai 1968, j'avais brûlé tous mes vaisseaux. Plus question d'agrégation. Gilbert Charles-Picard avait dit qu'entre Yvon et moi il enverrait le reçu en meilleur rang à l'École de Rome : le terrain était donc déblayé pour mon ami mais, de toute façon, c'était lui qui était le plus apte à y faire du bon travail et la suite le prouva parfaitement. Muni du CAPES d'histoire-géographie, le chemin qui se dessinait était celui de l'enseignement secondaire. Auparavant, il fallait régler la question du service militaire. J'espérais partir comme coopérant enseignant en Tunisie, mais on me fit savoir qu'il me manquait deux mois et que même si j'étais le fils de Messmer – alors ministre de la Défense – je n'échapperais pas à la caserne. Sans relations dans les ministères, mais avec la chance d'habiter à Paris, je fis le siège de tous les services possibles et mon obstination fut récompensée par le succès après bien des péripéties : d'abord partant pour les îles Kerguelen, puis pour la Corée du Sud, l'Indonésie, je fus enfin nommé stagiaire d'ambassade à Tegucigalpa. Juste le temps d'arriver avant que n'éclate la « guerre du football » – déclenchée à partir des matchs de qualification pour la coupe du monde – entre Honduras et Salvador.

La difficile sortie de Saint-Cloud, l'interdiction de la coopération enseignante avaient fait vaciller ma vocation. Si bien que je considérai mon aventure centre-américaine comme un

tournant possible : pourquoi pas la voie des Affaires étrangères si l'Éducation nationale me boudait ? Le travail à l'ambassade était loin d'être inintéressant, les premiers cocktails séduisants, mais quelques mois me suffirent pour trouver cette vie routinière, en vase clos dans la colonie française locale, avec un programme « déracinement-ré-enracinement » au bout de quelques années à supporter jusqu'à la retraite. Très peu pour moi, car j'avais surtout besoin de retrouver mes racines.

De retour en France, je fus affecté à la cité scolaire de Dammarie-les-Lys, près de Melun, où j'essayai, comme responsable local du SNES, les grandes grèves lycéennes, avec occupation de l'internat par les élèves, longues négociations avec la directrice pour empêcher l'intervention de la police : ma note administrative de début de carrière n'y gagna pas. Puis je rejoignis le lycée technique de Châtenay-Malabry, source de belles satisfactions avec des élèves de maturité moyenne supérieure à celle de leurs condisciples de lycée classique-moderne ; et ce fut l'opportunité de faire connaissance et de sympathiser avec Philippe Oulmont, appelé à me succéder dans le poste.

Vint alors le moment de nouveaux choix, qui allaient remettre un peu plus en cause le parcours initié à Saint-Cloud. Dès 1973, j'étais à nouveau déterminé à prendre le chemin de l'histoire locale. Je mis à profit mes dernières années parisiennes pour mener à bien, aux Archives nationales, de longs dépouillements de démographie historique sur mon village, Ternay. Mais deux choses devenaient essentielles pour moi :

– Me rapprocher professionnellement du Vendômois. Ce fut d'abord Le Mans et enfin Vendôme, à partir de 1980.

– Dégager du temps pour mes recherches personnelles. Mes premiers postes étaient en lycée. Les suivants furent dans deux collèges. Est-il besoin de dire que la charge des préparations et des corrections n'est pas la même pour des classes de sixième ou de terminale ?... Ce fut véritablement un choix de vie, qui équilibrait l'espace professionnel – où je pus éviter la routine, en organisant des voyages (dont un de trois semaines avec une classe de cinquième à travers l'Algérie), des séjours à thèmes, une classe patrimoine, un atelier de patrimoine... – et le temps de recherche qui porta de nombreux fruits, sous forme de conférences, d'articles, de livres.

Une fois encore, je n'empruntais pas le parcours que proposait l'ENS de Saint-Cloud, mais ce n'était pas par rébellion. J'ai conscience d'avoir été un des « moutons noirs » de l'établissement en ne répondant pas aux critères de réussite qu'il propose et qui sont parfaitement louables. L'entrée à Saint-Cloud a été, pour moi un formidable appel d'air. Une fenêtre s'est largement ouverte sur le monde et je m'y suis engouffré. Une autre, jusque-là entrouverte, a laissé entrer les bourrasques de l'engagement politique puis la tempête de mai 68, événement politique d'exception. Au contact de celles et ceux qui y enseignaient, j'ai conforté mes méthodes de travail, celles que je suivrai jusqu'à la fin de mes jours. J'y ai vécu le zénith de la relation avec Yvon Thébert qui reste pour toujours le meilleur ami de ma vie. N'est-ce pas largement suffisant pour faire de ces années les plus belles de mon existence ?



Yvon Thébert, au pied de la pyramide de Khéops, lors du voyage en Égypte de l'été 1965.



Jean-Jacques Loisel en compagnie du gardien de la tombe de Néfertari. Yvon et moi dormions sur des lits en osier, en plein air, à deux pas de la célèbre reine et loin des moustiques de la vallée du Nil.



Jean-Jacques Loisel

Stagiaire à l'ambassade de France au Honduras (1969-1970) ; professeur certifié d'histoire- géographie au lycée de Dammarie-les-Lys (1970-1973), puis au lycée technique de Châtenay-Malabry(1973-1975), au collège Val d'Huisne du Mans (1975-1980), au collège Gérard-Yvon de Vendôme(1980-2001).

Animateur depuis 1989 des Éditions du Cherche-Lune. Auteur d'ouvrages d'histoire régionale, concernant le Vendômois ou les « pays » limitrophes : *Le Crapaud de nuit* ; *Le Moblot du Christ*, préface de François Lebrun ; *La « Belle Dame » de Fréteval* ; *Croixval : histoire d'un prieuré*, préface de Georges Conchon ; *Le Pays de Racan* ; *L'Indre-et-Loire autrefois* ; *Découvrir le Loir-et-Cher* ; *La Comédie humaine vendômoise au temps de Balzac*, préface de Pierre Barbéris ; *Les Fils du grand orage* (roman historique). Codirecteur de *l'Histoire du Vendômois*. Coauteur d'un certain nombre d'ouvrages, dont *Un Lycée dans la guerre. Le Lycée Ronsard de Vendôme (1939-1945)* ; *Des ténèbres à la lumière. Le Vendômois de 1939 à 1945* ; *Les hôpitaux dans la guerre* ; *Sur la route des Muses et des Géants...* Vice-président de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois depuis 2013.

Pour compléter, j'ai eu le plaisir de lire le beau texte de Jean-Louis Tissier et Paul Arnould, intitulé « Le souffle de Cuicul », *Afrique & histoire* 2005/1, (vol. 3), p. 25-28).

<https://www.cairn.info/revue-afrique-et-histoire-2005-1-page-25.html>

En octobre 1986, Yvon Thébert ouvrit ce site exceptionnel à la connaissance et à l'admiration des cloutiers qui l'accompagnaient. Trois ans plus tard, au printemps 1989, je le faisais découvrir à mes élèves de cinquième lors d'un périple de trois semaines à travers l'Algérie. « Le souffle de Cuicul » nous avait attirés en ces lieux, après celui de Bulla Regia, vingt ans plus tôt...